

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS DE BRECHT  
au Nouveau Théâtre Montparnasse  
par Jacques Robertfrance  
*Europe*, novembre 1930  
Rubrique « Les Spectacles »

L'initiative de Gaston Baty, ouvrant par une adaptation du *Beggar's Opera* une nouvelle série de ses pérégrinations dramatiques, aura du moins eu l'avantage de montrer, à ceux qui en doutaient encore, la sottise et l'ignorance de la critique parisienne. On serait bien naïf de s'en étonner. Cette critique est sous la férule de M. Paul Ginisty. M. Ginisty est ce clerc qui a bénévolement accepté de trahir en présidant la commission de censure cinématographique. Le cinéma doit à ce représentant de la morale bourgeoise d'être, depuis quinze ans, dans l'enfance. Il lui doit d'être lié à l'argent, à la bêtise et aux bonnes mœurs. Une critique qui, de prime abord, accepte ce patronage et n'en rougit point, ignore évidemment ce John Gay qui, en 1728, incarna, dans la « libre » Angleterre, un esprit de révolte assez puissant pour ne pouvoir être étouffé. L'accueil qu'elle a fait à *L'Opéra de Quat'sous* a trahi sa colère d'être rossée une fois de plus ; elle s'en est prise à Gaston Baty dont, à chaque occasion, elle travestit les intentions. Cette critique qui va au théâtre sept fois par semaine ne sait plus ce qu'est le théâtre ; elle en ignore désormais les sources populaires, le magnifique instrument de plaintes et de revendications qu'à travers les tragiques grecs, Shakespeare, Molière, Beaumarchais et Hugo, la scène n'a jamais cessé d'être. Elle a horreur que soient troublées sa quiétude et sa digestion. La vieille sève du *Beggar's Opera*, renouvelée, rajeunie par le texte de Bert Brecht et la musique de Kurt Weill, a retrouvé dans l'habileté de Gaston Baty, sa verdeur et son étrange passion. M. Kemp, M. Dubech, combien d'autres qui, dans la presse de Paris, représentent, on le sait, le bon goût et la liberté de l'esprit, ne lui ont pas pardonné sa tragique virulence. S'ils avaient eu seulement la stricte honnêteté d'avouer les craintes qu'éveillait en eux un texte dont l'amertume est empruntée, deux fois sur trois, aux ballades de Coleridge et de Villon et qu'ils n'osent plus exprimer

quand la Comédie-Française joue *Tartuffe* ou *Figaro*, on eût passé cette pudeur au bénéfice de ce moindre courage. Ni M. Kemp, ni M. Dubech ne veulent, hélas, être ridicules. C'est donc au nom de l'Art, du respect dû à un texte qu'ils aiment mieux momifié que vivant qu'ils ont fait leurs réserves et émis leurs critiques. À propos des spectacles Meyerhold, donnés il y a trois mois sur cette même scène vouée désormais à un autre destin que l'opérette, le mélodrame ou la chanson, la liberté d'adaptation avait été déjà mise en question. On sait maintenant ce qui se caché sous ce grand mot : la peur, la peur horrible de la justice et de la vérité.

Jacques ROBERTFRANCE